

Voyage
pour
l'âmothèque .

*Voyage pour
l'âmothèque.*

Invitation.

Vous me trouvez au pied de votre porte.

Je ne suis pas un bouquin ordinaire. Je n'ai ni de sœur ni de frère, vous savez ce que l'on dit... de la famille. Je suis donc un bouquin unique sans aucune autre prétention... que mes pages (bouquin est déjà sans doute une prétention) pour vous conter le voyage d'une âme dont le corps et l'esprit ne supportent plus les égoïstes humains... puis peut-être aussi... de votre voyage.

Je suis au pied de votre porte par un pur hasard. Je ne connais personne dans ce monde perdu et la main de mes mots encore moins depuis qu'il est disparu.

Alors, si je me suis trompé d'adresse, merci de me glisser au pied d'une autre porte voisine ou pas. Je me dois de trouver une âme qui comprendra mon propos et qui entreprendra le grand voyage pour me rejoindre dans un ultime pèlerinage pour l'âmothèque.

Merci aussi, de ne pas me laisser ouvert à la lumière, le sang des mots est fragile, et ceux-ci s'effaceraient avant qu'un regard n'effeuille mes pages sans complaisance. Ces propos s'oublieront dès qu'ils seront bus et bien digérés, pour

laisser place à des lignes nouvelles qui partiront plus loin porter cette grande nouvelle. Il est un secret qui doit le rester, mais qui ne veut pas rencontrer un abruti qui tenterait de le violer, mais qui cherche à rencontrer une âme bien sage qui viendra retrouver des restes de vie, d'une vie, de la vraie vie... qu'il faut protéger.

La découverte du livre.

Ce matin, à l'aube, comme à son habitude, Albert, en robe de chambre, vient cueillir dans sa boîte à lettre, son journal quotidien, un torche-cul qui raconte l'habitude... il me marche presque dessus. Il faut dire que le matin, Albert a besoin d'un bout de temps pour se sentir bien éveillé (notez bien "de temps"). Il me ramasse, surpris qu'un petit colis traîne ainsi devant sa porte... sans l'adresse d'un expéditeur et encore moins celle d'un destinataire, lui ou un autre. Surpris, il me retourne dans tous les sens, fait une moue pas engageante, erreur d'adresse ? Non... il n'y a pas d'adresse... c'est vrai que d'où je viens, il n'y a pas d'adresse. Enfin il n'y a plus besoin d'adresse, personne ne nous trouverait de toutes façons, excepté peut-être celle ou celui qui me lira et qui m'adoptera. En fait, c'est cela... je suis un bouquin orphelin... depuis que j'ai quitté l'âme de mes mots et les mots de mon âme.

Il reste toujours circonspect, il doute encore, prêt à me jeter : 'C'est quoi encore que cette connerie'. Mais c'est un gars bien... il est de cette génération qui ne jette pas un livre, qui ne brûle pas une seule page non plus. Il me rentre au chaud, il m'oubliera bien aussitôt... c'est un moindre mal. Dehors, c'est un froid humide, le froid je le supporte, mais

l'humidité bien moins, beaucoup moins bien. J'apprécie donc d'être entre des mains qui vont prendre soin de mon papier.

Albert me soupèse, je fais le poids de mon papier et de l'encre qui me torture. Il secoue le paquet à peine ficelé, rien de bruyant, rien de fragile a priori. Il est circonspect, il réfléchit, il me regarde et s'apprête à me jeter dans un coin... puis il se reprend, il déchire le papier et me délivre de mon enveloppe pour que je retrouve enfin la lumière, une lumière de...vérité.

Quel plaisir de respirer enfin ! Quel plaisir de sentir autre chose que le renfermé, que l'encre desséchée qui se fait oublier ou que le papier froissé par une parole indélicate ! Il ne faut pas pour autant s'enflammer, il n'a pas encore engagé un cil sur mon propos. Il me pose sur la table, me pousse un peu plus loin, quelle délicatesse ! Il veut me protéger, sans doute, du pain dégoulinant de café qu'il mange goulûment. Il ouvre son journal, se cale mieux sur sa chaise, je n'existe déjà plus, mais si... j'existe encore. Il allume une clope avec un zippo d'un autre siècle, je crains pour mes feuilles qui frémissent d'effroi. Le danger est proche, le feu est l'ennemi du livre. S'il brûle les mots porteurs d'un message, dans la cendre, il ne se lira plus rien, plus rien, le feu détruit le message et le corps aussi. Il tire sur sa clope,

semblant tranquille, comme Artaban... il lorgne tout de même sur ma couverture, je l'intrigue quand même. Il m'égaré de ses pensées, m'oublie encore... on ne se connaît pourtant pas depuis bien longtemps, je peux comprendre. Puis les volutes s'évanouissent, le mégot est jeté dans un âtre envahissant. Le temps, encore lui, s'écoule comme dans une nuit sans sommeil, Albert replie le journal, il me regarde, me reprend dans sa main, déplie la couverture avec soin avec une certaine curiosité.

Je sens ses mains douces caresser le papier et son regard sensible dessine mes mots pour qu'ils prennent forme en sa pensée. Je sens aussi son souffle chaud qui réconforte le propos, il semble savoir lire, lire c'est-à-dire plus loin que les écrits. Entre les lignes, les ressentiments n'ont plus besoin des mots, mais ils se font comprendre dans l'incertitude des lettres cachées dans le creux du papier pour mieux encore s'exprimer.

Il prend plus de temps à me lire, je crois. Les yeux se posent plus longtemps sur les mots. Le sourcil questionne, il réfléchit, peut-être. Il n'est plus insensible, c'est certain, Il me considère, ce qui n'est pas écrit entre les mots s'échappent du papier pour ne plus se taire. Je le sens dubitatif, déjà il se questionne et encore il n'est que sur la première page... il

relève la tête, lève les yeux au plafond, se frotte le menton à peine rasé, bâclé surement. Il me pose, avec une certaine délicatesse, sur la table, j'ai trouvé une certaine valeur à ses yeux. Et pourtant, mes mots ne sont pas d'une main reconnue, il n'y a même pas le nom de l'auteur sur la couverture ni même celle de l'éditeur, rien, pas de code-barre ni de prix. Je ne suis qu'un recueil de mots que vous n'avez pas encore lu.

Il se lève, fait quelques pas autour de la table, elle est bien grande, à une autre époque, elle devait être bien entourée. Il se resserre un autre café, sans sucre celui-là, me prends au passage et nous emmène dans le salon. Il s'affale dans un fauteuil oublié du temps, me pose sur un genou et boit son jus délicatement. Il se cale bien, il a l'intention de rester là, un moment. Il secoue ses épaules, puis me reprend dans ses mains une nouvelle fois, il me retourne dans tous les sens, me scrute encore et encore, cherche un indice qui pourrait me compromettre, puis il me dévore...

Cela fait bien quatre heures qu'il n'a pas levé un cil, il prend son temps pour déchiffrer ce qui n'est pas dans les mots, dans l'apparence, vous comprenez l'apparence : "vous avez un triste tain, n'est-ce pas !" Vous ne comprenez pas, ne

**me comprenez pas, ce n'est pas grave, je me comprends moi !
En fait, nous sommes nous compris une seule fois ?**

Son menton est lustré par une main interrogative, il se le gratte, se frotte les yeux, me repose encore, avec une plus grande délicatesse. Pas un bruit, plus un bruit ne dérange l'âme dans sa réflexion, je l'entends pourtant dans son murmure sourd. Le jour tombe que déjà il pointe son nez de nouveau, cette nuit sera transparente, un premier jour sans nuit...

Je patiente, je sais maintenant qu'il va revenir, je vais devenir sa drogue, sa bible, son questionnement perpétuel. Il ne m'oubliera jamais, je serais l'ombre de son âme. Tiens d'ailleurs il me reprend dans les mains et après un autre café froid, celui-là, il m'ouvre de nouveau à la lumière. J'aime quand celle-ci caresse mes feuilles, mes mots... je sens autour de moi comme flotter l'existence... la vie... la vraie vie...

Il faut que je partage ses chiottes et ses odeurs... combien de temps va-t-il me faire souffrir de son énurésie et de ses parfums nauséabonds qui l'accompagne ? Des heures, des jours, des nuits, beaucoup de temps sans doute...

Il ouvre son ordi sur son lit, il m'emmène partout et ne peut plus se passer de moi. Il cherche je ne sais pas quoi, il recoupe les mots... durant des nuits et des nuits et enfin il prépare ses bagages, pendant des heures, des jours, des mois... des nuits.

Il vend maison et passé pour quitter la misère des gens et retrouver celle des âmes...

Le départ.

Si je vous écris maintenant, c'est pour soulever vos paupières, pour qu'au moins elles voient un peu la lumière. La vérité vous fait si mal aux yeux ?

Je me suis posé la question sur l'intérêt de mon existence pour les autres, il a suffi que je coupe mon téléphone pendant deux mois pour comprendre, pour comprendre que je ne manquais à personne, à pas grand monde en tous cas. Alors, je me suis posé une autre question : qui me manquerait au bout de deux mois ? Ma compagne est sous le marbre, je n'ai pas d'enfant, les amis m'avaient déjà oublié... alors, pas la peine de se croire indispensable, même pas nécessaire, même pas utile, même pas en objet, en souvenir peut-être et encore.

Si je vous écris, c'est pour vous dire que je ne vous ai pas oubliés. Vous, vous m'avez abandonné dans vos pensées. Ce ne sont pas vos deux ou trois coups de téléphone... par an... et votre visite quand vous en aviez le temps... qui doivent rassurer votre conscience. Ce n'est pas ainsi que l'on montre comme on aime quelqu'un, non ce n'est pas comme cela...

Alors, voyez-vous ! J'en ai marre, je plie bagages et je pars... soyez bien rassurés, vous n'aurez pas besoin de chercher où je serai, et de toute façon vous ne pourriez pas

trouver. Vous récolterez ce qui restera, il n'y a que cela qui vous intéresse de moi... quand j'aurais tout vendu et que j'aurais dispersé ce qui me reste d'argent à ceux qui en ont vraiment besoin... je vous laisserai alors des dettes de sentiment, celles que vous avez contractées, ce qui ne devrait pas vous poser un quelconque problème, tant vous êtes radins de vos ardeurs. Il n'y a aucune excuse à vos comportements, vous n'en trouverez aucune au mien non plus.

Croyez m'en bien, je n'ai peut-être pas été suffisamment attentif à vos maux qui déchiraient vos nuits... mais vous, vous savez... vous savez que vous tapez dans les richesses d'autres destins. Il ne sera facile de faire pousser de l'or dans un désert de certitudes.

Ce n'est pas bien grave, vous vous gavez en criant que vous n'y êtes pour rien. Voilà pourquoi je vous fuis ! Fuir serait une honte pour un chien fidèle, moi je vous fuis parce que vous m'avez fui depuis bien longtemps. Vous m'avez oublié sans vous l'avouer vraiment. Dans mon monde, j'étais près de vous malgré tout et cela ne changera rien, d'où je serai je ne serai pas plus loin.

Depuis que je traine ce bouquin plus encore écrit, depuis que je tourne les pages blanches pour y lire mon histoire de

demain, j'ai trouvé de quoi exister encore (exister, il me reste des prétentions encore). Depuis que j'y dessine un autre monde, l'antimonde, le monde du dehors, un monde où vous ne serez plus et moi peut-être pas non plus, je ne dors presque plus. Depuis donc que je m'y imagine, j'ai construit le voyage pour le rejoindre, pas besoin, d'un avion, pas besoin de train, encore moins de voiture, sans doute seulement une paire de chaussures et encore pour des esprits bien mieux préparés, ce pourrait être un très long voyage... par la pensée. Je ne suis point assez subtile et finaud pour voyager par la pensée, faut-il qu'elle soit saine ! Je pars donc à pinces, en oubliant tout ici, en laissant tout ici, surtout ce passé... pas trop ce temps pour autant, mais vous, vous que j'ai côtoyés et que je ne veux pas regretter. Depuis bien longtemps, je me suis préparé, presque un siècle peut-être, j'exagère sans doute... beaucoup même, mais enfin. J'ai dessiné un itinéraire, sans doute plusieurs, dans mes nuits sans sommeil, un itinéraire de rêves et de cauchemars, des trucs sans queue ni tête. J'ai tout de même organisé ce dernier et quelque part ce premier voyage, le départ au moins, pour le reste nous verrons ce que les étoiles vont me confier. Un vrai voyage c'est quoi ? C'est quand on part pour de vrai, pour ne plus revenir, une mort annoncée, si la mort c'est bien de ne plus être face à ceux qu'on a connus. Donc des mois, des années de préparation, je

ne suis pas un grand marcheur, encore moins un grand aventurier, alors, je pars... petit, conscient de la taille de mon intelligence, il ne suffit pas de s'user avant de perdre confiance. Puis, il faut s'habituer, des fois que je perdrais courage trop rapidement, de l'argent comme bagages, mais juste suffisamment pour un minimum, se nourrir au moins et se loger sans sérieux avant de trouver l'endroit où l'argent n'aura plus de valeur... plus aucune valeur. Je suis donc parti...

Je ne veux plus partager ma détresse ! Est-ce être lâche ou de courage ? Qu'importe ! Je fuis mon image dans un miroir au tain effacé, vers un endroit où le cri des souffrances ne pourra plus traverser l'épaisseur des murs qui me sépareront de vous. Je ne sais pas tout le temps qu'il me reste à compter, on dirait que le diable prend son temps pour raccourcir le mien (temps, temps toujours le temps à compter le temps, mais putain il y a autre chose à faire). Ce n'est pas bien grave, je ne suis déjà plus là pour nombre qui savaient que pourtant je vivais encore.

J'ai bien le droit de partir, et même si je n'ai pas le droit qui donc peut me l'interdire, comme je l'ai décidé, pour un ultime voyage discret, secret.

Alors je pars à l'opposé, à l'opposé de quoi, je ne sais pas, je ne sais pas encore, à l'opposé de tout, tout simplement peut-être. Le nord de ma boussole ne l'est plus, elle ne m'indique plus rien c'est certain... je pars donc vers un incertain, au fin fond d'un lieu oublié des cartographes, quand les chemins ne mènent plus à Rome. Chemin, ici, serait un mot bien prétentieux pour une errance voulue à deux pattes. Je ne sais pas, nul ne sait, je pense savoir où est ce néant et comme j'y suis venu. Vous pourrez m'y chercher, sans rien chercher, sans rien vouloir trouver, je débarque ici dans cette île du temps, entourée d'incertitude, d'amertume... et je disparaissais comme un mirage s'évanouit quand la paupière secoue ses illusions. Une île, tu dis... oui une île, dans le sens protecteur, isolée, ignorée, au milieu des requins égoïstes, êtres dénués d'humanité, plein de haine, de jalousie, vide de bon sens et de demain sérieux. Mais après le premier pas... il y en a un deuxième, devant l'autre, pas plus rassuré, pas plus rassurant, mais il faut bien se bouger le cul... quand on on n'est plus certain d'où on veut rester... direction l'incertitude. Je ne me retourne pas avant de ne plus reconnaître où je ne suis pas encore. Puis, je prends conscience, que je suis sur une bonne voie, ma voie... non pas celle des cul-bénis qui veulent croire en dieu, non je suis sur la voie de ceux qui ne veulent plus croire... en rien... pas tout

à fait quand même... mais pas loin. Je marche donc si cela est ainsi, m'éloignant de mes certitudes, me rapprochant des inquiétudes. Le jour cède à l'insistance d'une lune inquiète, quand on ne peut plus attendre plus lumineux, on attend le plus sombre.

Le plus difficile, c'est de quitter la certitude, de quitter le rassurant, c'est de se dire que rien d'avant ne manquera, que rien d'avant n'est nécessaire, ni le sang, ni les faux amis, vous savez... ceux qui crient au secours et n'entendent pas l'enfant qui se noie au mi des terres ânées. Le plus difficile est donc le premier pas, comme pour le bébé qui veut se lancer sur deux pattes, quitter ceux qui se contentent d'une soumission plus près de la terre à quatre pattes. C'est parti...

Ce soir est le premier, de conscience, hors de mon chez moi, qui ne l'est plus d'ailleurs, je l'ai quitté sans aucun regret. Les voisins s'étaient éteints petit à petit, les vieux amis au cimetière et remplacés par des plus jeunes, à qui je n'avais rien à dire, si ce n'est bonjour. Je suis donc parti sans le dire à personne. Je vais rejoindre un virtuel ami invisible que j'ai rencontré que dans mes nuits, il m'avait dit : "Raymond il te faut partir". Je suis parti en prenant toutes les mesures nécessaires à un effacement de mon passé. Cela y est... je n'existe plus, dans le silence de mes demains, non pour oublier mon passé, mais pour l'effacer. Cela tombe bien, il

pleut comme vache qui pisse, les affronts du passé embrument le verre des lunettes. La décision ne fut si difficile à prendre, l'inconsistance des proches qui ne se mérite plus, les voisins disparus et ce nouvel ami virtuel qui me grignote les neurones.

Le voyage :

Cela fait déjà plusieurs nuits que je fréquente les bancs publics, quand je dis... fréquenter, cela n'est pas si simple... entre les locataires habituels qui ne veulent surtout pas perdre un sommier si confortable et les autorités, qui, pleines de sympathie avec les oubliés, suppriment les bancs pour qu'ils aillent squatter la chine ailleurs, Pékin est si loin. J'ai fait le bon choix, partir au printemps quand le temps conforte les températures, c'est moins difficile pour dormir dehors, au dehors de chez les autres, au dehors de mon si récent passé.

J'irai par les forêts, j'irai par les montagnes, je sais que tu m'attends, disait le grand Victor. Je pars donc, je ne puis demeurer loin de mon demain plus longtemps. Je marche, les yeux fixés sur mes pensées, sans rien voir du dehors, sans entendre aucun bruit, seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées, et le jour sera pour moi, déjà une nuit. Merci Hugo... Victor, je comprends pourquoi tu allais retrouver Léopoldine.

Donc, comme la bible veut le faire croire, les nuits se comptent comme les jours, pour l'instant, cela est certain d'ailleurs, au même nombre...

J'use mes semelles à ne plus compter mes pas, je traverse des mers sans mouillé la sandale, sans les pouvoirs de Moïse,

et sans les paddles de Christian. Je franchis les sommets de la bêtise humaine bien plus inconfortable que la grimpette de l'Everest.

Les déserts d'humanité ne tarissent pas ma soif de vouloir atteindre un plus loin, je continue donc encore, sans plus compter les mètres, les nuits, les douleurs, comme un chevalier errant espagnol sans rossinante, à pied, confiant. Je ne rencontre plus personne depuis belle lurette, même s'ils sont encore là dans le décor. De toutes les façons, ceux que je croise m'ignorent, voire pire m'insultent par leur insuffisance.

Chaque soir, squattant quelques lueurs égarées, je consulte dans ce bréviaire, les pages vides de sens et de mots pour en ajouter d'autres... des mots... vides de sens. Cela servira bien plus tard, quand on offrira de nouveau le bouquin pour un nouveau même voyage.

Hubert Félix avait son ascenseur, moi j'ai mon train-train... J'arriverai donc par le train de vingt-cinq heures soixante-trois en provenance de nulle part pour aller chez pas mieux. Je m'attendrai sur un quai de gare où Godot avait perdu Samuel et me dire peut-être que je suis arrivé où je n'étais pas parti pour nulle part.

Ce qui m'est conté, est donc bien vrai. Au franchissement d'un col inconnu des cartes géographiques, se révèle aux regards, un spectacle lunaire. C'est impressionnant de voir ainsi une ville oubliée et engloutie retrouvant la lumière pour ne montrer que ruines qui ne sont pas que de pierres. C'est bien l'endroit sous-entendu dans mon livre... il y est mentionné que tous les dix ans... environ, cette ville, engloutie par la bêtise humaine, retrouve un lustre éphémère quand les autorités décident de vider un lac dit artificiel, durant une petite semaine pour s'assurer du bon état de l'ouvrage d'art. Qu'y a-il d'art, dans cet ouvrage si ce n'est ce que l'humain veut y oublier, les sueurs et le sang d'esclaves qui, eux, sont morts à l'ouvrage.

Que fais-je donc à cet endroit, ignoré des humains, entourés des brumes des destins, coïncidence... je promène mon désarroi en mes pensées. J'étais inconsistant, être de vie ou pas d'ailleurs, pour chercher nulle part, au mi d'un océan de sables qui se tord les dunes instables sur une yole qui vole sans moteur et sans voile, ou au mi d'un désert de sentiment où les vagues de sable calment les tourments quand elles m'échouent vers une oasis d'incertitudes.

En fait je ne sais plus, je ne sais pas, peut-être que j'ai rejoint les vestiges de l'Atlantide ou les pierres du phare d'Alexandrie qui ne guident plus les bateaux, excepté pour qu'ils sombrent au fond des souvenirs. Je ne sais pas nager ni naviguer, je suis seulement échoué là où sans aucun doute je le mérite. J'ai confié mon demain au hasard des courants du vent ou des eaux pas rancunières qui mènent les humeurs. On ne peut s'égarer ici, ce n'est pas possible et ici tout est fait ou presque fait pour que rien n'existe. Ici, le temps n'existe plus.

Je cherche comment descendre au plus près de ce monde oublié, la curiosité malade agresse les sens, il faut que je voie, que je touche... que je comprenne, s'il y a bien quelque chose à comprendre d'ailleurs. Atteindre les rives est assez facile, il faut bien montrer le désastre. Les berges, elles, sont bien abruptes, très abruptes même. Tout est encore bien humide, le plus près de la surface évanouie sont d'herbes hautes, de roseaux et autres nénuphars qu'il faut traverser avec mille précautions. Je peux m'agripper à la végétation, mais plus bas, c'est bien plus compliqué.

Le lit et les berges basses ne sont que vase qui recouvrent un fond incertain ainsi que ces ruines, reste d'un village fantôme. Je décide de me construire un abri pour réfléchir,

je veux absolument atteindre ce lieu vie ruisselant encore. Si je suis là, ce n'est pas un hasard, il me faut aller jusqu'au bout de mes intentions, mais comment. Une pause temps s'impose, je n'ai pas pensé à cette situation. Ce qui est étonnant, c'est que les bâtiments sont debout, bien encore debout, comme s'ils sortaient de l'imagination d'un architecte d'une autre époque.

Le destin.

Je suis tout près du porche de la chapelle, la partie haute, échappée des boues du fond du lac, il doit y avoir une belle profondeur de vase. J'agrippe un gond celé dans les pierres de l'arche et pose un pied sur un autre plus bas. La porte n'a pas résisté aux outrages du temps, le bois ne doit pas être bien noble. Tout est glissant, lors du vidage, de la vase s'est déposée sur chaque millimètre, il me faut m'essuyer les doigts pour une prise plus sereine, assurer aussi l'appui du bout de ma chaussure, mais au moins, je ne m'enfoncerai pas inexorablement dans une couche incertaine. Il fait suffisamment jour pour que je puisse jeter un regard vers l'intérieur. Je ne peux voir bien loin, mais il est évident qu'il y a un bon mètre de boue et d'eau pas stable. Le haut des bancs dépasse de peu, mais c'est suffisant pour avancer. Il me faut atteindre la première assise pour autant pas très proche et trouver rapidement un appui, la position n'est pas confortable. Les pentures sont restées en place, si elles sont suffisamment solides, je pourrais pivoter vers l'intérieur avec mille précautions. Mais putain, pourquoi je m'obstine donc à vouloir aller plus loin à l'intérieur, sans équipement, je n'en sais rien mais je n'en démords pas !

Sur la route d'un désespoir latent, je déroule lentement le temps, on ne quitte pas aussi facilement son passé, même avec la plus grande volonté. On a beau réfléchir, mariner, murir, les mots ont bien du mal à perdre leurs lettres, les mots s'accrochent aux phrases pour ne pas disparaître.

Oh putain ! J'ai dû changer de planète, Elon Musk m'a offert un voyage sans retour sur une planète inconnue, naufragé au milieu de nulle part dans un endroit planqué, loin derrière les étoiles encore plus inconnues dans un système stellaire encore plus inconnu. J'ai dû dormir longtemps ou bien je ne comprends plus rien, ou je suis devenu fou ou je perds la mémoire... plus un être humain non plus.

Non, je suis bien où ce livre m'a mené, certes sur une autre planète, dans le sens du dépaysement assurément, il faut que j'avance encore, je ne vois pas grand-chose à l'intérieur. Je ne suis pas trop con, j'ai sur moi une petite lampe torche assez puissante, je balaie l'environ, c'est triste, les murs suintent l'indignité des croyants, les bancs sont encore en place presque complètement enfouis dans une boue assez liquide à ce qu'il me paraît. Je dois aller plus loin, jusqu'à l'autel, qui lui aussi surnage. La chapelle est petite, on dirait qu'ainsi, blessée par l'orgueil des humains, elle est une excuse à l'âme, je suis pourtant athée, pourquoi je pense à des

conneries pareilles. Je quitte mon gond confortable pour atteindre le haut du premier banc, un pied sur le bénitier boueux. Le dossier est bien stable, je peux descendre sur l'assise sans trop de risque. Puis, je passe au suivant et je suis debout sur l'hôtel, avec une gêne encombrante. Je fais une pause et éclaire l'entour encore une fois, une seule issue pour aller plus loin. Sur la droite de l'autel, une ouverture à peine cachée par une porte de bois, qui est devenue bien solide en se chargeant d'eau. Je m'y glisse, l'estrade de l'autel est moins submergée de boue. Je pose un pied dedans cherchant du plus résistant pour un appui sûr, je m'enfonce jusqu'au mollet, je rejoins la porte restée entrouverte. De nouveau, je balaie avec la loupiotte le noir de la pièce. Ah ! Sur le mur du fond la cheminée décrite dans les écrits, je l'atteins sans trop de difficulté, me voilà devant l'énigme, je suis bien arrivé, mais que faire maintenant. Que faire maintenant ? Je me souviens bien que dans le bouquin, la cheminée est décrite et qu'il faut d'une certaine façon, la traverser...mais pas d'autres indication. Je la scrute, la palpe dans le détail, elle est insensible, à mon âge je n'ai plus beaucoup d'influence. J'arrête quelques minutes, la situation n'est pas très confortable, très humide, très boueuse... Que me faut-il faire donc ?

Et enfin ce monstre de pierre pivote, pour libérer un couloir moins sombre. Je ne dévoilerai pas le secret du moyen d'ouverture... tout juste, je peux dire que ce n'est pas de la magie. Des êtres malsains, au lire des pages, pourraient violer l'endroit, l'être humain est pervers, mais, pour une âme bien intentionnée, il ne sera pas bien difficile de le trouver, le secret, j'ai bien trouvé comment et je ne suis pas plus une lumière que vous.

Je traverse le mur qui se referme presque aussitôt, je comprends rapidement que de l'autre côté reste ce passé... pour toujours, je suis mort... enfin pour tous ceux que j'ai décidé de quitter... je ressens un sourire, je ne sais si c'est un regret, ou un pied de nez. Ce n'est pas donner à tout le monde de mourir sans vraiment mourir, puis au moins dans cette mort il n'y a pas encore de souffrance, il n'y a pas le fameux tunnel... quoique, où je suis maintenant c'est peut-être le cas ! Bon, ce n'est pas le moment de gamberger, c'est le moment d'atteindre une vérité, la vérité que je me suis choisie. La pénombre est insuffisante, ma lampe va encore me glacer les méninges, je suis dans un corridor étroit et bas de plafond, un tunnel en quelque sorte, pas très long une cinquantaine de mètres. Puis, plus d'issue, si ce n'est une porte qui barre le tunnel, seule issue et comme de l'autre côté, c'est aussi fermé, je suis prisonnier de l'endroit.

Le monde du dehors.

Je frappe la porte discrète, si c'est bien une porte, massive dans un acier détrempé. Pourquoi cette sécheresse d'humanité a-t-elle attiré mon destin ici ? Je patiente, presque certain que derrière ces murs des secrets de vie, dorme tranquille, une éternité vide. Je patiente... et peut-être pas, sans conscience d'un temps qui ne passe pas... qui ne passe plus, c'est quoi attendre quand on n'espère plus rien, quand on ne cherche rien, qu'à voir un bout de vie bien esquinté se dissoudre en des secondes étourdies...

Combien de secondes, de minutes, d'heures... combien de temps ? Existe-t-il encore du temps ici ? Cela se compte... non cela se décompte, avant une fin dont on ne connaît pas le temps. Il reste encore à se dire c'est quoi le temps qui reste ?

Là, se sont égarés des bâtisseurs, eux aussi, arrivés ici par accident sans aucun doute et ils ne seraient jamais repartis. Ils ont découvert l'endroit en déchirant la nature comme par une fermeture éclair, et l'ont refermé pour que personne d'autres n'y vienne voler la lumière. Un monastère austère

fut bâti au creux d'un endroit discret à souhait, qui est invisible des cieux même en un siècle qui n'a plus de mémoire. Je débarque ici, sans doute la curiosité de mon destin. Là, je suis venu pour oublier pourquoi je suis venu, j'étais venu plus exactement si on prend en compte les secondes qui passent.

Puis, une bonne sœur en bure du moyen-âge, ou un truc comme cela entrouvre la vérité. Putain, elle n'a pas d'âge, peut-être des siècles, je ne sais pas, je n'ai plus la notion de compter, d'estimer d'imaginer. Elle semble sortie d'un vieux conte breton où elle se serait perdue en Brocéliande pour retrouver ici un peu de lumière. Elle m'invite à entrebâiller l'ambigüité et à perdre un peu de son temps qui ne lui est pas compté, pour tenter de comprendre ce que ce voyageur de nulle part fait là, à martyriser une porte pour ne rien demander, la curiosité est si malsaine. Mon hôte m'invite plus à pénétrer la pénombre interdite et aux hommes effacés et aux voyageurs trop pressés, interdite à tout autre être humain en fait, si être humain est bien approprié, être déshumain serait sans aucun doute plus adapté. Me voilà chez des femmes plus vieilles qu'une religion oubliée à ce qu'il me semble, dans un cimetière du temps où je voudrais abandonner qui j'étais et surtout pourquoi je suis, prétentieux va !

— Mon frère qu’espères-tu donc en venant ici ?

— Je ne sais pas ma sœur ! Pour ce soir le gîte et le couvert, mais parmi des religieuses, ce n’est sans doute pas autorisé...

— Vous êtes la première visite ici depuis belle lurette, mais je ne sais pas ce que vaut une lurette. En fait je ne me souviens que peu d’une dernière visite et ce n’était pas les voix de Rome qui envoyait un émissaire. Alors mon frère, je vais en parler à mes sœurs, mais je pense que vous pourrez dormir ici... au moins ce soir. Pouvez-vous patienter sur ce banc ! Je vais fermer cette porte, ce n’est pas que nous risquions quelque chose, sinon nous la laisserions ouverte, mais par habitude.

— Bien entendu ma sœur, j’ai tout le temps...

Je suis donc ici ou là, accueilli par une vieille bonne femme qui ne se souvient même plus comme un homme est fait. Ce monde est bizarre, un asile qui accueille des âmes égarées ou qui s’y égare volontairement. Je vous le rappelle, ne me demandez pas où est ce monde, je ne le sais pas, heureusement d’ailleurs je ne veux plus vous voir... vous vous rappelez, de toutes les façons ce n’est pas le club med, il n’y a pas ici de plage polluée sous un soleil rancunier reflétant une mer souillée.

J'ai l'impression du déjà vécu, ce moment me semble d'hier, mais non, je ne connais même pas le lieu. Mon regard respire les pierres qui supporte l'endroit, elles chuchotent quelque chose que je ne comprends pas. Est-ce un message d'accueil ou une invitation à rebrousser chemin ! ... Non c'est simplement le bruissement du temps qui s'est égaré ici et qui recherche depuis des lustres comment retrouver une liberté. Liberté... encore un mot mal inventé... Jamais il n'y a eu de liberté, c'est un leurre pour vous faire croire que vous existez. Ici je n'existe plus, j'attends mais quoi... ah oui ! La sœur ou sensée l'être, qu'elle revienne, mais dans le même temps je ne suis pas bien pressé, en fait je n'attends plus rien.

Mon regard reste sur ce monstre protecteur qui me ferme au monde extérieur. Je m'essuie les yeux, j'ai l'impression que ma vue se trouble... mais non... mais non je vois bien mes mains que je me tends en témoins. C'est la porte qui se dissout, elle disparaît du mur, ou c'est le mur qui l'engloutit, je ne sais plus ou je ne vois plus, mais que donc se passe-t-il ici ? Je n'y comprends rien, je me frotte encore les yeux, je me gifle les joues, pour être bien certain que je suis encore normal, enfin normal comme le conçoit l'être humain. Puis, plus rien, plus d'issue entre avant et maintenant, je n'ose même pas penser à un demain.

— Mon frère ! J'espère que je ne vous ai pas trop abusé !

Je souris du propos qui pourrait être mal interprété dans un esprit pervers...le mien, et pourtant, juste un sourire.

— Non ma sœur... je comptais !

— Comment cela compter ?

— Pour être bien certain que le temps passait... quoique... je m'en moque aussi. Ces vieilles pierres jointées semblent bien attendre sans plus attendre pour autant de retrouver une liberté. Elles ont étouffé la porte, ou ce que je croyais en être une. J'ai l'impression d'être votre prisonnier... que mon passé est définitivement effacé.

— Vous avez bien raison ! Ici le temps ne se voit que sur nos rides et encore. Il n'y a plus de miroir pour nous rappeler l'âge que fuit notre mémoire. Donc, nous avons décidé de vous proposer le gîte, pour le couvert il vous faudra le mériter et ainsi partager les tâches journalières. Pour la porte, nous n'y sommes pour rien, elle a toujours enfermé ses invités, regarde-moi !

— Cela ne vous pose pas de problème d'héberger un homme ?

— Vous ne l'êtes que d'apparence... et puis, vous savez, que risquons-nous ?

— Je pourrais être attiré, qui sait !

— Et bien, si cela doit se faire, cela se fera, des tentations, j'en ai vu bien plus jeune et bien plus robuste, désolé...

— Ma sœur, mais que dites-vous donc ?

— Et mon frère, je vais vous montrer votre suite royale !

— Je vous suis ma sœur...

— Laisse la sœur dans tes pensées. Appelle-moi Thérèse et ne te méprends pas sur l'absurde paillard qui m'habille quand je ris ! De la religion, il ne reste que des souvenirs depuis bien longtemps, les romains nous ont oubliés dans ces catacombes. Mais rassure-toi, ici on ne meurt pas, pas comme dans l'autre monde. Ici on disparaît du regard, c'est tout comme on a déjà disparu il y a des... siècles, peut-être de celui des autres et tu vois nous sommes encore là. Je t'appelle comment mon gars ?

— Albert !

Elle m'a secoué le mou la Thérèse ! C'est presque flippant, je la suis, planté derrière son popotin pas très avenant sous sa jute essoufflée, sans ce vêtement, cela doit être bien pire encore, je n'ose pas l'imaginer. Entre des murs qui semblent de pierre, je l'espère au moins, pas question de finir enseveli, dans ce monde pas très rassurant. Toujours dans sa démarche de paysanne refoulée, nous nous dirigeons vers un bout de tunnel, une lumière inespérée. La lumière blanche décrite dans une bible, tunnel entre vie et trépas à ce qu'il se dit. Non, je n'y crois pas, certain c'est le bout du tunnel, de

l'espoir... mais pourtant à quoi bon espérer de quoique soit, quand on cherche à ne vivre de rien.

Silencieuse est la vieille bonne femme et franchement, son cul est loin de mes préoccupations, la curiosité l'emporte, mon esprit s'est planté dans cette tâche de lumière qui grandit à chacun de ses pas... et des miens aussi. Quelque part, je trouve un intérêt nouveau... merde je serais donc parti pour rien... non, simplement je comprends que je vais en prendre plein la gueule. Je la suis, mais mon regard se projette plus haut que son épaule pour voir, voir cette fenêtre sur un monde sans aucun doute inconnu et la rombière est silencieuse, elle... elle sait... Puis, le sombre de cette voie obligée s'estompe, une lumière plus envahissante dévoile l'incontinence d'un moment qui, abusément, tente de s'imposer.

Le souffle de la momie devient bien plus court, elle ralentit l'indécence, reprenant une sérénité sincère, se retourne vers moi, le visage si différent que la minute précédente, certaine de son effet.

— Albert ! Voici le cœur de ce monde, ce qui donne l'illusion de l'autre monde, mais surtout qui permet de ne plus vivre, dans lui, avec lui, quelque part, c'est cela la liberté, notre liberté, ta liberté...

— Mais Thérèse ! C'est quoi cette lumière, c'est quoi cette rivière ?

— Il ne faut pas être trop curieux mon ami ! Se poser trop de questions tue la question, le secret, dérange la conscience, quelquefois, il faut prendre les choses comme elles sont. La rivière... sans doute une source d'une nappe phréatique si profonde qu'elle est inconnue de ton... de notre ancien monde, elle resurgit sans aucun doute directement dans l'océan, loin derrière les côtes, dans un abîme sans doute. La lumière, les parois verticales sont de silice, fondu par une éruption volcanique, les rendant luminescentes quand elles sont baignées par la lumière.

Alors, nous sommes certaines que la lumière tombe d'un puit naturel, résultat d'une fracture terrestre. Une faille jamais descendue, sans doute trop profonde. Voilà mon vieux voyageur !

— Putain ! Excuse-moi Thérèse ! C'est extraordinaire !

— Ne pose plus de question, au moins jusqu'à demain ! Repose-toi ! Ne réfléchis pas... sinon tu voudras retourner d'où tu viens...

Nous sommes arrivés devant une alcôve protégée par un simple buisson végétal, un vrai, un truc qui pousse au fond d'un gouffre, je suis complètement ahuri, je ne comprends plus rien, mais je ferme ma gueule. Mes yeux ne suffisent au

regard, c'est magique comme dans un dessin animé pour enfants pas très matures.

Mon hôtesse repousse les branches pour découvrir un petit endroit discret, équipé d'un plumard, d'une couche plutôt, d'une petite table avec d'un petit banc, d'un broc et d'une bassine, pas de chiotte. Je pense que l'eau qui coule derrière doit suffire.

— Voilà Albert ! Ton palace pour l'éternité, tu me comprends...

— Je ne sais quoi dire... et toi Thérèse où crèches-tu ?

— Secret jusqu'à demain... enfin après un sommeil, ici il n'y a pas de demain, il fait jour tout le temps, la silice emmagasine la lumière du jour de l'autre monde et la restitue en permanence. L'éternité... tu piges... tant que l'astre suprême acceptera de jeter des rayons sur cette planète en agonie.

— Non mais... rien, tu as raison et demain matin pour la toilette ?

— Surprise ma poule... surprise, chaque chose a son temps quand il n'y a en plus... de temps... ou de chose... cogite pépère... tu as toute la nuit... excuse moi encore tu as tout le temps... excuse tu as tout ton sommeil.

Serait-ce donc l'éternité ? Non, l'éternité n'est que d'un temps qu'on ne saurait plus compter... on n'en est pas loin tout de même, sans nuit comment compter des jours, puis des semaines, des mois voire des années. Ici, sous la terre, sous l'eau, la température est sensiblement la même tout le temps... alors c'est quoi le temps, c'est quoi vieillir quand on ne sait plus compter quand on ne sait plus se regarder, une agonie, ou un plaisir d'exister, je saurai cela peut-être demain... Ah merde, il n'y a pas de demain ! Je ne sais pas comment je vais m'y faire, mais si une vieille religieuse a su s'y faire, je m'y ferai. Je vais tenter de dormir dans cette pénombre au creux d'une grotte abritée de la connerie humaine. Je vais essayer d'avancer, avancer est un bien grand mot puis que je ne bougerai pas, puisque rien ne bougera, puisque tout sera comme dans un avant qui ne l'est pas, comme un tout le temps qui le devient. Je m'allonge donc sur la paille, il ne fait pas froid, pas chaud non plus, en fait je ne ressens rien côté peau, rien de gênant, rien de rassurant, encore un truc qui me fait croire que je n'existe pas. Je reste en petite tenue, en caleçon et tee-shirt, quoi, sans d'autres artifices pour protéger une vertu qui ne l'est plus depuis bien longtemps, la vertu est encore un mot désuet ici... quelque part ce mot est aussi de jugement et il n'y a pour l'instant encore... personne pour me juger et encore moins me

condamner. Je n'ai point besoin de me justifier, même à la mégère édulcorée, ceint au cou d'une croix bien délavée. C'est un monde bizarre, un monde, bien grand mot, nous sommes au moins deux et je verrai les autres sans doute demain... enfin plus tard, ah un élément de temps que je ne peux quantifier. C'est bien cela, ici rien n'est quantifiable, ni le temps, ni l'immensité des cieux, la grandeur quoi ! Ni même un sentiment je pense...

Ici, c'est ailleurs et ailleurs n'a d'unité de temps ni de lieu. Enfin, ailleurs c'est pour quelqu'un qui n'est pas ici. Pour moi, bientôt, il n'y aura même plus d'ailleurs, seulement un petit bout de passé qui aura, pour autant, duré bien trop longtemps. Ailleurs, c'est où il y a ce qui nous manque, ou devrait nous manquer, et je reste persuadé qu'il ne me manquera rien.

Cette couche est vraiment bien raide, dense je dirais, je suis sur le dos, la pénombre laisse la roche, au plafond, s'émouvoir. Je voudrais penser, réfléchir, méditer, mais non, je me laisse aller au plaisir béat d'être ici sans me demander si c'est un droit, si cela se mérite, je cherche des formes dans ce qui s'émoustille avec les photons perdus ici qui dansent sans aucun intérêt. Ici c'est presque la nuit.

La nuit... mais quel mot absurde... Quand il n'y a plus que de la lumière. Je me retrouve seul, dans un silence que même

les cimetières n'ont pas le droit. Ce pourrait être flippant de ne rien entendre, les battements du cœur font peur... et s'ils s'arrêtaient... là. Puis, la pensée ne peut échapper à ceux-ci... pourtant cette fuite en avant est déjà presque une agonie. En cet endroit, le noir n'est pas complet, chercher à dormir relève plus d'une longue sieste. L'esprit ne trouve pas le confort d'un endormissement religieux. Les yeux se promènent inlassablement sur l'incertain plafond de pierres qui semble bien instable quand le sombre chahute le regard pour tenter d'endormir un subconscient. Plus rien n'a d'importance que cela, ce plafond séculaire, naturel qui ne donne même plus l'envie d'autre chose, c'est cela la fin sans doute, c'est cela quand l'esprit ne peut plus s'extirper d'un néant de la pensée. Longtemps, je pense, mais longtemps, ici, ne veut plus rien dire, donc je ne sais plus, je ne sais plus non plus si j'avais dormi et qu'importe... je me sens bien mieux, j'avais donc dû dormir. Cette impression, je l'avais déjà connue, il y a longtemps... je reste encore, dans l'incertitude d'un repos, quoique dormir n'est point toujours nécessaire pour reposer le corps et l'âme. Je reste sur le dos dans cette couche, pressé de rien, envie de rien... un rappel au temps tout de même, madame vessie se rappelle au nécessaire. Oh putain ! Je ne sais même pas où aller pisser ! Il faut que je me lève, c'est dommage tout de même ces obligations de la

nature, un signe de temps, je pourrais donc compter ce temps en intervalle de pissotière, mais cela me donnera quoi, je vivrais combien de présence aux chiottes, l'endroit où on laisse sa vie dans la vie des faux vivants. Je me lève, quitte mon endroit, je pense pour quelque temps. Je regarde à gauche à droite, rien de différent qu'il y a... je ne sais plus. Je cherche une âme qui vive ou survive ou pas d'ailleurs, rien le vide, la bruyance d'un eau vive... elle, qui ne compte pas non plus son temps, elle passe, elle repasse, et elle repassera, c'est troublant l'eau qui s'écoule et qui vient de nulle part et s'écoule vers nulle part, pour celle-ci au moins. Ne dites pas que ce n'est pas possible... jetez une goutte d'eau dans un torrent et cherchez la dans un océan... n'est-ce pas !

Puis l'ombre disgracieuse qui m'avait accueillie, se tient là debout, silencieuse, à attendre je ne sais pas quoi, moi peut-être. Ici les occupations cela ne doit pas prendre quarante-deux ans pour rejoindre une retraite pas souvent méritée. De dos, elle n'a pas changé, elle ne s'est pas changée non plus, elle n'a peut-être pas dormi non plus, et pourquoi elle aurait dormi ? Ici, chacun s'écroule quand le corps en a besoin et le besoin de chacun n'est sans doute pas le même.

— C'est par ici beau brun qui l'était, là derrière tu pisseras directement dans la rivière à l'ombre de mon regard.

— Mais les autres sœurs Thérèse ?

— On en reparlera plus tard ma poule !

Je la dépasse sans presque un regard, je crains de voir autre chose qu'elle, ou autre chose, tiens encore un ressentiment du monde du dehors. Je me soulage... cela fait toujours du bien d'aller pisser.

— Cela soulage !

— Oui... alors les autres sœurs

— Tu n'as pas un petit creux ?

— Non, je suis curieux, je ne sais pas pourquoi... sans doute un reste encore de mon passé...

— Viens t'asseoir entendre ce que tu es en droit de savoir, ce sera la seule et dernière fois.

— Oui... alors les autres sœurs

— Arrête du con ! Ecoute bien ! Il n'y a pas d'autres bonnes sœurs ici, je ne suis plus une bonne sœur, je l'étais quand je suis arrivée ici à la dernière purge du barrage. Je suis venue de mon passé pour ne pas trouver de futur, comme toi, après avoir lu le livre que tu es en train d'écrire, piégée par cette porte. Il y avait aussi une personne qui m'a accueilli et qui est morte depuis. Cette personne avait lu aussi ton livre... son livre... mon livre... il est si vieux ce livre !

— Ce n'est pas possible, je l'ai commencé il y a à peine une année...

— Peut-être que tu y penses depuis longtemps ?

— Mais il est là, toujours avec moi ! Comment a-t-il pu être lu avant...si longtemps avant ? Ou quelqu'un aurait écrit la même chose que moi !

— Oui et non, c'est bien le tien et pas le tien, c'est un livre qui vit qui perd des mots, puis les retrouvent quand on les réécrits et chacun avec sa sensibilité, il faut qu'il soit crédible avec son temps. Et moi les questions de temps je n'y connais rien et depuis que je suis ici, alors c'est bien pire encore...

— Je n'y comprends rien... il me faut peut-être ne rien comprendre ! Mais dis-moi, comment je pourrais renvoyer mon bouquin quand il sera terminé de l'autre côté...

— L'eau mon ami, l'eau, il n'y a que cela qui passe ici et encore, je me demande bien si quelquefois, elle ne remonte pas son cours... si l'eau coule, la source ne peut être inépuisable, et je ne crois pas à ces conneries qu'on m'apprenait chez les bonnes sœurs, que c'est la pluie qui fait les rivières... bon je vais me laver...

— Mais dis-moi Thérèse !... C'est bien Thérèse tout de même ?

— On s'en fout ! Je te demande si ton blaze c'est bien ton blaze ! Accouche pépère !

— L'eau bien entendu, mais un livre dans l'eau il va se détruire...

— Réfléchit ma poule !

Elle se dévêtit sans aucune retenue, elle n'a pas grand-chose sur les fesses pour autant, seulement cette espèce de bure ou un truc en toile de jute, un truc comme cela. Quand je dis, sans aucune retenue, c'est aussi simple que cela... à poil sans rien cacher. Il faut dire que depuis le temps qu'elle est là, elle n'a pas grand monde à déranger. Le corps ne paraît pas trop abimé par le temps... (encore lui) ... elle n'est pas épaisse, une petite poitrine recroquevillée sur ses frustrations de baisers ? Elle n'est pas ossue pour autant. De dos, elle a encore un beau cul, qu'elle jette rapidement dans une marre d'eau un peu fumante. C'est cocasse, en d'autres occasions... avant, dans l'autre monde, j'aurais eu le burin... il ne me faut pas grand-chose pour sentir grossir mes envies. Mais là, non rien, serais-je devenu impuissant ? Elle paraît vieille... mais je ne suis pas beaucoup mieux pour autant !

— Ah ! J'ai oublié de te dire Albert ! Ici les besoins physiologiques du sexe ne sont plus ressentis... je n'ai pas trop d'explications pour cela... mais tu t'en apercevras bien pour autant... mais nous pouvons jouer avec nos corps sans aucune retenue, pour éprouver du plaisir... des plaisirs mais ce n'est plus un besoin du corps... en fait c'est beaucoup plus subtil !

— Je remarque... mais c'est quoi cette eau !

— Viens ! Tu verras... c'est une source d'eau tiède !

— Cela ne te gêne pas ?

— Si je te propose abruti ! Tu me laveras le dos, et plus si tu le veux.

Et me voilà tout aussi nu, dans cette baignoire naturelle, où on pourrait se baigner à quatre ou cinq. Pas de savon, juste de l'eau et un bout de chiffon pour se frotter la peau. Je suis à peine dans la marre que je sens les mains de Thérèse me frottant, avec une certaine délicatesse, le dos, assez longuement, puis les fesses, sans beaucoup plus effleurant le trou du cul, les testicules et le Et toujours, je ne bande pas... j'entreprends la même toilette pour la petite vieille et j'évite aussi ses parties intimes... pourtant l'envie est là, mais respect. Cela ne lui fait pas plus d'effets qu'à moi, pourtant cette femme a grand soin de son intime, le pubis est soigneusement rasé, tout lisse comme une peau de bébé. — C'est mignon, n'est-ce pas ?

— Très mignon, il n'a pas beaucoup servi... !

— Non, pas beaucoup... mais nous verrons, nous pourrons, si tu le veux, nous prêter nos intimes, pour des plaisirs qui seront sans aucun doute nouveaux pour toi.

— Bien oui, j'ai hâte !

— Albert ! Tu redeviens comme avant ! Il faudra t'habituer à vivre ici pour d'autres valeurs que celles que tu as connues.

— Je comprends bien, oui je comprends bien ! Pas de serviette pour d’essuyer ?

— Tu en as emmenées ? Non, alors pas serviette... tu comprends qu’ici tout doit se faire avec ce qui est ici... et il n’y a pas grand-chose ici ! Tu comprendras plus tard.

Il ne fut point souvent qu'une mégère m'ordonne à me comporter, mais ici, rien ne me gêne, je n'y comprends de nouveau plus rien... je suis parti pour ne plus subir un manque de respect... là peut-être que c’est bien différent. De respect, il n’en est même plus question. C’est bien un truc d’humain, d’inhumain surtout, le respect... et le manque de respect, l’orgueil, l’orgueil de vouloir être autre chose que les autres. Je ne suis plus un être guidé d’ambition et d’idées. Là, je suis pour l’instant, un animal choyé qui ne demande pas plus, rien de plus.

— Dis ma poule ! Tu as les mains douces, tu n’as pas dû travailler beaucoup dans ta vie ?

— Détrompe-toi Thérèse ! Mais j’étais retraité depuis une dizaine d’années, je me suis laissé aller à la facilité, quand tu gagnes de l’argent à ne rien faire, c’est facile. Je ne dis pas que je n’avais pas mérité... je travaillais en usine, ce n’est pas toujours facile, les postes...

— Tu n’as pas à te justifier... j’ai été maladroite dans mon propos... mais pourquoi avoir donc laissé tomber cette vie si facile alors... pour tout perdre et repartir à zéro...

— T’imagine bien que j’ai bien réfléchi... mais le peuple de dehors est peuplé d’imbéciles égoïstes qui détruisent la vie bien plus vite que les experts le disent. Et ceux qui disent ce qu’il faut faire ne le font pas... ce monde est habité par des inhumains... le livre m’a fait comprendre qu’à mon petit niveau, je pouvais être utile à protéger un bout de vie naturelle, alors avec un peu de temps, je suis parti.

— Tu as bien fait Bébert ! Ici, on prend plaisir à vivre sans s’esquinter pour autant. Un peu d’activité n’a jamais tué personne. Et il faut bien aider cette nature préservée à le rester.

— Dis Thérèse ! Je voudrais m’isoler un peu pour écrire quelques mots sur le livre, sur mon histoire !

— Ton histoire... Ton bouquin... Dis rappelle-moi qui te l’aurait envoyé ce bouquin ?

— Je ne sais pas !

— Vois-tu, ce bouquin, moi aussi je l’ai reçu ! C’est vrai il y a quelques années, de nombreuses années. Moi aussi, je l’ai lu avec circonscription, puis avec empathie. Puis, j’ai franchi la porte, puis j’ai écrit mon... ton histoire, celles d’autres

aussi avant, puis d'autres aussi viendront, après, apprécier le bonheur de n'être plus rien.

— Je me disais bien, qu'il n'y avait pas d'improvisation là-dedans, il y a un exilé qui tire sur les ficelles et nous manipule.

— T'es con ou quoi ? Cette discussion sera la dernière du genre entre nous deux. Personne ne nous a guidé ici, si ce n'est le livre.

— Mais le livre, c'est bien toi qui m'as l'a envoyé ?

— Comment ce serait possible ! Tu vois bien qu'il n'y a pas de bureau de poste ici. J'ai juste jeté le bouquin à l'eau et le hasard a fait le reste. Quelqu'un a lu le petit mot écrit sur le paquet et l'a posé devant une porte, puis devant une autre puis devant une autre jusqu'à ce que la tienne.

— Cela veut dire quoi ! Qui donc a écrit, le premier, ce livre ?

— Mais c'est comme la naissance de l'univers, tu sais toi qui en est l'origine ?

— Non bien sûr, mais je sais que ce n'est point un dieu on plus.

— C'est bien pour cela que tu es là !

— Comment cela ?

— Tu es le témoin d'une décadence au nom d'une inintelligence et tu veux faire comprendre à ceux qui survivront que l'humain est bien trop orgueilleux, tellement

qu'il a besoin d'un dieu pour expliquer ce qu'il ne peut pas comprendre. Il aura tout détruit au nom d'un dieu qu'il soit des vieux ou d'un stade de football.

— Je comprends... nous sommes des témoins de la médiocrité humaine pour partager notre expérience à d'autres comme nous.

— Tu comprends... tu progresses !

— Mais pour le bouquin. Ce que je vais écrire pour le transmettre...

— Je t'arrête là l'ami... mon encre s'effacera sous la tienne mais les mots seront semblables...

— Pourquoi recommencer donc !

— Parce que ce papier gardera dans son épaisseur tous les écrits effacés comme témoins d'une époque, comme ce qui reste dans la mémoire d'un ordinateur quand on l'a effacée.

— Vivre ce temps est un privilège, et comme nous sommes mortels, il faut bien se passer le relais. Je ne te dérangerai plus jamais pour des questions aussi stupides.

— Je suis passée par là aussi... ne t'inquiète pas.

— Albert ! Je vais te faire visiter la propriété, propriété est un grand mot.

— Ça date de quelle époque ?

— Qu'est-ce que cela peut te faire ! Quoique, si tu sais traduire ces écrits rupestres... Ils doivent dater d'une époque.

— Je pense comprendre, ce serait un mémorial du vivant, d'une autre ère.

— Nous ne sommes pas les seuls ainsi... à protéger l'origine de la vie humaine de la dite "intelligence". Dans des îles lointaines dans les régions les plus reculées, là où l'humain d'aujourd'hui craint pour son demain, il y a encore quelques vestiges d'humanité, des vestiges vivants, inconnus encore des pseudos vivants.

— Je comprends Thérèse... je comprends...

— Alors, vois-tu ! Ici, c'était un monastère, depuis au moins un millénaire, sans doute aussi déjà habité bien avant, vu les gravures sur les murs. Un monastère caché dans la structure de cette immense crevasse. Les moines, eux, ont creusé la roche pour rendre l'endroit habitable, habitable est un bien grand mot pour ceux qui vivent dans ton passé. Je ne sais pas pourquoi mais tout a été fait ici pour que l'endroit reste secret et protégé du temps. Le barrage date du début du siècle pour alimenter la région en eau et en électricité. La grande porte d'acier a toujours existé, a priori. Avant le barrage, la porte n'était pas non plus accessible... son accès était bien protégé dans la chapelle. Son couloir secret n'était accessible que par la cheminée, comme tu l'as vu, il faut avoir lu le bouquin pour comprendre où est le mécanisme et son mode de fonctionnement.

— Et pourquoi à l'époque ?

— Je pense que c'était pour se protéger des autres. Déjà à l'époque, ils vivaient en vase clos, tu comprendras après... donc tout fut creusé par les moines, un chantier titanesque vu les outils de l'époque, tu imagines ! Il dut y avoir ici, une bonne vingtaine de moines au minimum, il y a autant de cellules, toutes ouvertes sur la paroi. Pour les atteindre, les marches des escaliers ont été taillées dans la pierre. En bas, une grande pièce, qui, je pense, servait de lieu de prière et de repas.

— C'est impressionnant, rien n'est assemblé ici, rien, pas de maçonnerie, tout est dans la pierre... mais, comment et où ont-ils évacué tout ce qu'ils ont retiré d'ici ?

— C'est simple en fait, ils ont comblé une vallée proche, c'est dessiné sur une paroi de cellule. Tu comprendras mieux la philosophie de l'endroit, les murs des cellules et bien de bien autres endroits sont gravés et peints, contant les différentes périodes de vie de l'endroit. Là, on va traverser la grande pièce, assez sombre, comme les cellules, la lumière n'a plus beaucoup de force pour l'illuminer et il n'y a rien pour plus l'éclairer. Fais attention, où tu mets les pieds, regarde au fond cette issue lumineuse ! Nous allons atteindre l'endroit de vie d'ici, la vie tout court peut-être, quand il n'y en aura plus de l'autre côté, c'est aussi notre garde-manger.

Je suis Thérèse de près, je ne rate rien et, en quittant le sombre, nous atteignons ce qu'une religion aurait pu baptiser de paradis...

— C'est immense... mon dieu, c'est le radeau de la méduse qui s'est échoué ici... des animaux, des plantes... la rivière... la lumière perpétuelle...

— Il y a ici environ dix hectares qui bordent cette rivière souterraine, presque tout fut creusé, tu comprendras aussi comment et pourquoi. Oui, tu comprendras que des hommes intelligents existaient bien avant notre ère, quand je dis intelligent, c'est vraiment le cas, tout ici a été pensé pour perdurer, pour préserver la vie... jusqu'à aujourd'hui déjà et pour des siècles encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne pour lire le livre... notre livre, de l'autre côté de la montagne, chez les égotistes.

— Comment est-ce possible ? Des animaux qui vivent ici, on dirait une petite ferme... Putain c'est grave ! et cette végétation luxuriante... mais qui s'occupe de tout cela ? Tes bras ne suffisent pas Thérèse !

— Ce qui ont pensé l'endroit, l'ont pensé intelligemment... il y a eu à une époque sur terre des personnes suffisamment intelligentes pour créer un microcosme naturel qui se perpétuerait presque seul. Il ne faut pas que tu penses que ce trésor de vie demande tant de

travail, seulement quelques petites interventions pour éviter que certaines plantes prennent trop d'ampleur. Pour les animaux, c'est bien plus simple, il faut en laisser pour que les espèces perdurent et prélever le besoin pour se nourrir, tu comprendras très vite qu'il n'y a pas de règle ici, tu te comporteras comme les animaux se comportent, c'est un équilibre presque naturel.

— C'est émouvant ce monde sans barrière où les lapins courent où ils veulent, les poules aussi, combien y en a t'il donc ?

— Suffisamment pour se nourrir et se reproduire toujours deux races de chaque espèce pour qu'elles se croisent et éviter ainsi des évolutions malsaines congénitales. Il y a ici... viens Toby ! Tu n'avais pas croisé notre vieux chien, encore. Il est venu avec moi, je ne suis pas certain que ce soit toléré, mais la porte s'est ouverte... alors... il ne voit plus rien n'entends plus grand-chose non plus. Il n'est pas méchant, ne t'inquiètes pas, il t'adoptera. Pour en revenir aux animaux ici, pas possible d'avoir comme Noé, toutes les espèces pour les sauver du naufrage de la civilisation humaine. Nous avons des poules deux coqs, une lapines deux lapins, deux chèvres un bouc, des poissons dans la rivière. Il y aussi quelques oiseaux qui se sont acclimatés ici, on ne sait d'où ils viennent.

— C'est impressionnant et tout à l'air de vivre en harmonie...

— Il n'y a pas de prédateur à part nous, il faut bien se nourrir, n'est-ce pas ? Et puis le jardin, pas évident de deviner que ce soit un jardin...il est tellement différent des jardins conventionnels. Ici se pratique, se pratiquer depuis des siècles une culture sobre et simple avec des légumes et des arbres fruitiers presque sauvages. Tout ou presque se régénère, se sème, se multiplie sans notre intervention, encore une fois, naturellement. Tu comprendras vite...

— J'avais un jardin... avant... mais rien n'a voir avec celui-ci. Mais comment cette luxuriance ?

— Le climat d'ici ! La source d'eau chaude donne une température douce et stable tout le temps... et puis il y a cette lumière perpétuelle, même si elle n'est pas violente, elle est là continuellement. Je n'ai plus aucune idée des saisons, ici les feuilles des arbustes fruitier poussent avant que les autres tombent, tout repousse dans un rythme que je ne sais pas définir. Regarde sur les flancs de la crevasse, poussent aussi des arbustes fruitiers, pour les oiseaux sans doute. Un petit monde presque idyllique.

— La terre est souple... elle a été emmenée ici ?

— Il y a des siècles, les moines, toujours les moines, il y a presque un mètre d'humus... tu apprendras aussi à ne pas

marcher dessus, ils ont tout prévu ces petits curetons, il y a des zones herbeuses qui ne sont pas épaisses sur la roche, enfin tu comprendras... ici l'humus s'enrichit des feuilles des arbres, des branches qui pourrissent, des épluchures des excréments des bêtes, tout au naturel. Un peu plus loin tu trouveras la pharmacie, avec tout un plan de plantes médicinales. Des plantes pour se soigner, même si ici on ne tombe pas souvent malade, des plantes pour manger, des plantes pour nos bêtes, des plantes, des plantes, pas un seul centimètre carré sans un lichen, sans une mousse, un être végétal, qui nourrit aussi une faune peu visible qui vit dedans, des verres, des insectes, des souris, des mulots, enfin tu t'y feras.

— On boit quoi ici donc, je ne vois pas de vigne !

— Il y a de l'eau, elle ne manque pas dans la rivière et puis, on fait du cidre avec les pommes, pas besoin de traiter les pommiers.

— Il ne pleut jamais ici ?

— Pas de soleil, pas de pluie, mais il y a la zone humide près des plantes et la zone sèche près des dortoirs, de temps à autre tombent, au-dessus de la rivière, quelques gouttes du haut de la faille, sans doute des gouttes de pluie de l'autre monde. Certains moments aussi il y a une brume que je ne

sais expliquer qui humidifie cette nature et il y a cette irrigation naturelle par les canaux creusés par les tonsurés.

— Tu penses qu'ils avaient envisagé cette décadence de la société ?

— Va-t'en savoir, peut-être qu'ils ont fait cela pour se protéger. A ces époques lointaines, il y avait aussi des prédateurs, des guerres.

— C'est clair ! J'ai soif... mais pas d'eau...

— Une tisane chaude ou un verre de cidre frais... ce n'est pas Byzance... coca cola n'a pas trouvé la porte... et puis deux guignols égarés, ce n'est pas intéressant pour faire des affaires.

— Un verre de cidre, mais il est où le frigo ?

— Un casier qui est dans la rivière... meilleur qu'un frigo ! Attends j'y vais.

— Et pendant que tu y es ramène les gâteaux à apéro !

— Tu vas être surpris mon pote !!! Des olives et des tomates séchées du jardin, cela te va ? ... Par contre, l'apéro tu crois que c'est le moment ?

— Non je ne sais pas puisque qu'il n'y a pas de repas à heure définie, puisqu'il n'y a pas d'heure, puisque nous vivons chacun notre rythme...

— On va dire qu'on prend un petit plaisir ensemble...

— C'est ça donc !!!

Nous passons du temps ensemble...combien je ne le sais, mais est-ce bien important d'ailleurs ? L'important est bien de profiter de bons moments et là de déguster ce cidre et ces encas... et discuter de rien et d'autres...

Des petits câlins sans prétention

Je la regarde sans vraiment la regarder, me disant sans ouvrir les lèvres qu'elle n'était vraiment pas appétissante, une petite vieille ridée, mais putain qu'elle sait donner et partager du plaisir. Jamais dans cette putain de vie d'avant, jamais je n'avais éprouvé autant de plaisirs. Est-ce dû aux frustrations du voile, ce n'est bien entendu pas celle de l'expérience. A moins que les bonnes sœurs entre-elles s'adonnent aux plaisirs interdits, mais enfin qu'importe, elle était généreuse, très généreuse. Je pense que moi je n'étais pas à sa hauteur. J'ai tenté pourtant, les mauvaises habitudes d'un mâle en mal de plaisir. Je ferai bien mieux une autre fois, une prochaine fois, j'ai pris une leçon de respect. Surtout que plongé entre ses cuisses tout y était mignon, même le trou du fion bien serré était ferme avec des rides de jeunes filles.

Il est vrai qu'elle avait été oubliée des grossesses. Et puis, les organes restent tout mignons tout frais, la tête dedans, la langue et les doigts aussi font oublier le reste. L'endroit n'avait pas été trop visité, il semble tout neuf, cela me tente mais sans plus pour le moment. Un clitoris de belle ampleur encore protégé par des lèvres bien resserrées entre-elles, sans doute pour protéger l'endroit de baiseurs beaucoup trop pressés donnent envie de s'y attarder.

C'est de même pour moi, je suis loin d'une prime fraîcheur, mais je vois bien que mon vit, bien bandé, garde une belle fierté quand les burnes, elles, se balancent dans des sacoches bien fripées et distendues.

— Dis mon pote... le moment fut bien agréable ! Il n'est point souvent où on peut partager quelque chose, comme nos corps, et le gros avantage, ici, c'est qu'il n'y aura pas un connard qui te dira que ce que tu fais ce n'est pas bien, c'est contraire à la religion ou la moralité !

— Cela te va bien de dire cela... pour une bonne sœur !

— Cela fait plus de vingt que je suis ici, dix ans sans religion, sans quelqu'un qui me dise quoi que ce soit...

— Je blague Thérèse, je blague

— Je commence à bailler, je vais m'allonger. Tu peux continuer à visiter l'endroit seul.

- **Oui, oui bien entendu, et bien à plus tard !**
- **À plus tard !... Mon ami...**

Les réflexions de Bébert :

Thérèse se repose. Je me suis assis sur le bord de l'eau... celle qui coule... pour réfléchir... je ne sais si j'ai le droit... qui me l'interdirait donc. Le livre m'a ouvert sa porte et ses mystères, alors. Puis, quelque part, l'eau qui coule c'est du temps que je ne sais pas mesurer, mais qu'importe, c'est un peu rassurant...

Je suis au lendemain d'un hier... mais le lendemain d'un hier est toujours le jour même, ce que l'on vit sans plus de passé que l'on ne peut plus compter, sans avenir non plus à quoi il servirait ?

Ici donc, je suis mort pour certain, pour tous même, pour tout ceux qui sont de l'autre côté, le mauvais côté. Mort, disparu au moins et pour l'ex petite bonne sœur, je ne sais même pas si je suis encore ou toujours vivant. Et pour moi, je m'en moque, parce que je ne sais plus ce que veut dire vivant. Il fut un temps, passé certes, je pense... oui je pense... peut-être pas comme un penseur, comme un panseur je pensais qu'être vivant c'était quand l'être pouvait penser. Et là, je pense donc, et je ne suis plus vivant pour ces autres. Alors être vivant ce n'est pas que quand on vie, c'est aussi

quand on est mort. Si la mort n'est que vis-à-vis des autres, alors même si je peux penser, je suis mort quand même. La vie, c'est bien relatif quand même, nous ne sommes vivants que si nous sommes nous, alors les je égoïstes, ils sont si nombreux, ne sont pas plus vivants non plus. Preuve que la mort n'est que vis-à-vis des autres, ce sont les autres qui déclarent la mort des uns, sauf pour eux bien entendu.

Cela relativise ce que nous sommes. Quand on n'est plus là, on est mort et on n'est plus dans leur vie, quand on n'y est pas encore, c'est un peu pareil. Qu'importe donc ! Le regard ne se pose sur rien et l'esprit se pose des questions, non celles que les humains se posent habituellement, non celles que se posent ceux qui ne sont plus vivants, enfin morts ou presque... pour les autres, l'esprit se pose une seule question : pourquoi il se sent bien, zen, reposé, libre, ici.

La turbine à penser tourne à plein régime, est-ce un moyen d'exister ou de faire passer le temps ou de se faire croire qu'en fait rien n'a beaucoup changer. Que maintenant n'est bien que le demain d'un hier. Mais non, je ne pose pas la question cruciale... sur l'intérêt que j'existe, donc l'intérêt que je sois vivant... ça c'était avant. Là, c'est bien différent, je me rassure qu'il n'y a aucun intérêt à être ce que je veux être et ici, je ne suis plus rien.

Comment j'ai pu atterrir ici, suis-je dans une vérité, dans un cauchemar oublié ?

Était-ce un choix de jeter en cet endroit mon baluchon vide de mes illusions, quand on les a perdues. Ce n'est plus un choix, seulement un aboutissement de rien. J'ai trouvé un refuge égaré, anonyme humain qui ne sert plus à rien, plus aux autres mais encore en prétention, qui ne sert plus à rien qu'à questionner son cerveau atrophié sur ces heures, sans plus la capacité de pouvoir les compter. Je suis arrivé quelque part et parti de je ne sais plus où, quand pour d'autres c'est le contraire.

C'est quoi donc ce vide de temps qui lave les âmes pour une obéissance virginale à un dieu absent. Il lui est facile à ce gros fainéant de corrompre le noir pour qu'il s'affranchisse et se pare de blanc, hypocrite apparence qui se meurt la nuit. Il a oublié ici ses maitresses aveugles, et il voudrait qu'on le vénère encore. Plus besoin d'étoiles pour se guider ailleurs, ailleurs c'est nulle part, c'est ici... Là, le nombril intérieur des esprits assagis est la cicatrice de cet attachement aux ruines d'une vie qui s'est transformée pour ne plus l'être.

Tout ce que l'humain fait et dit, il ne sait faire le contraire, est de temps... compté. Ici, nul besoin de secondes, les pendules sont amputées, la notion de compter est éradiquée, bannie, ici il n'y a plus d'ennui, ou il ne reste plus que cela.

Les sœurs ne se reproduisent pas, plus c'est certain, et pourtant alors, il y en a encore une là, une sœur de cœur, le sacerdoce n'est plus qu'une notion, dieu a oublié cette vieille femme tant elle est loin des esprits dérangés qui voulaient la caser.

Ce vide n'est donc pas une fin, une fin, il aurait fallu un début... et du temps. Ici, est peuplé d'affranchis qui n'ont que faire des futilités de ceux qui se veulent être encore humain et paraître moins con, j'ai bien dit paraître. Chacun pioche sa même non-liberté. Ce peut-être un plaisir, mais le plaisir est de temps, non... un plaisir quand on cultive le non-sens, quand on ne rencontre plus rien, rien... c'est rien.

Ici, je ne suis qu'à peine entré que je ne suis rien de plus que rien, un hôte athée pas hâté chez une religieuse pas religieuse, pas silencieuse, rencontre impossible avec une isolée et un presque encore vivant qui se sent devenir isolé, oublié, presque mort avant de n'être plus du tout vivant.

Les valeurs ne sont plus les mêmes quand le superflu n'est plus, quand le superflu du superflu n'est plus, il reste l'essentiel. Et c'est quoi l'essentiel... surtout pas être soi-même... non simplement une survivance de la vie, de l'essence même de la vie, celle qui se transmet dans le respect de celle d'avant, celle de demain s'est construite hier aussi. Les valeurs donc, quand le bien matériel ne protège plus l'esprit de penser, n'ont plus de valeur à quoi bon penser puisque jusqu'ici celle-ci n'a provoqué que la perte d'humanité, la perte du respect de l'humain qui ne l'est plus. Les valeurs donc, ne sont plus puisque quand on remet l'homme au grenier des certitudes comme une histoire déjà oubliée, il reste à panser les plaies de toute cette vie qu'il n'avait rien demandée, même pas de vivre. La vie est une conception de la soi-disant intelligence de l'homme, une conception non réfléchie d'un petit qui se croyait grand. La grandeur n'est même plus d'esprit, elle n'est de plus rien, encore un crédit qui déstabilise la valeur du néant. En fait l'homme... l'autre s'est créé sa petitesse, pseudo grandeur d'un esprit dérangé, il se pense intelligent parce qu'il a inventé la roue, il est simplement un peu en avance sur le monde animal. Et s'il arrive à mesurer son pas, c'est bien tout ce qu'il peut mesurer. Les grandeurs qu'il tente d'évaluer ne se mesurent plus, elles doivent se comprendre, pour

comprendre s'il y a bien une origine à la vie ou si c'est la limite de sa pseudo intelligence qui est trop limitée pour comprendre... comprendre pourquoi le singe le mime si bien... et ainsi éviter de s'inventer un ou des dieux pour compenser ses énormes lacunes. C'est bien dans ce domaine qu'il doit déchiffrer sa petitesse, les autres animaux n'ont pas eu besoin de s'inventer des servitudes, ils avaient bien suffisamment à faire avec le prétentieux.

L'énergie électrique :

— C'est quoi ce truc Thérèse ? Bizarre l'engin, on dirait un moteur électrique... mais sans fil...

— C'est un moteur Heiss, un moteur à mouvement perpétuel qui nous fournit un peu d'électricité avec des aimants permanents et qui alimentent les résistances pour faire cuire la viande... pas con les moines. Je ne suis pas certaine que de l'autre côté ils aient réussi à faire la même chose.

— J'en ai déjà entendu parler, mais c'est la première fois que je le vois fonctionner ainsi... C'est top, j'ai toujours été convaincu que c'était faisable !

— Il y a aussi une pompe qui se branche sur l'axe... un affuteur, en fait presque tout ce qu'on peut faire tourner avec un moteur électrique.

— C'est quoi aussi cette espèce de meuble à tiroir ?

— Ah enfin, tu poses les bonnes questions... c'est l'âmothèque... je vais t'expliquer... c'est ce qu'il reste de toi quand tu n'es plus...

— Mais, pour les autres je ne suis déjà plus... disparu au mieux...

— C'est bien vrai, ce qui prouve bien que la notion de la mort est bien délicate... et c'est aussi pour cela que les tristes humains se sont inventés de religions, par peur de celle-ci.

— Alors c'est quoi donc que l'âme...

— C'est ce qui reste de toi quand tu n'es plus, dans ce monde ci...

— Je comprends... les mots envolés du livre finissent ici... mais...

— Ce sont des secrets. Ceux-ci protègent l'entrée par la cheminée, la porte blindée et le livre, ce qui protège ce bout de vie. Ils ne sont pas matériels, c'est pour ainsi qu'il ne faut point tenter d'ouvrir les tiroirs, ils ne s'ouvriraient pas de toutes les façons, chaque tiroir est protégé par son âme.

— Ainsi, l'âme n'a pas la même valeur que de l'autre côté !

— Albert ! L'âme n'a pas de valeur, rien n'a de valeur, si ce n'est la protection de la vie...

— C'est vrai...

La traite de la chèvre le lait le fromage.

Après chaque gros réveil l'un de nous deux traite les deux chèvres sous l'œil arrogant d'un bouc pas bien aimable, puis l'autre fait le beurre et une fois sur deux le fromage.

Voilà comme on peut vivre presque d'amour (loin s'en faut de dépendance à l'autre, ici il n'y a point de concurrence, qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse) et d'eau fraîche, sans argent, sans rien du superflu de l'autre monde qui ne vit plus que de superflus, ils font même des mômes pour payer leur retraite, égoïstes êtres qui se voudraient vivants et qui ne sont que l'apparence trompeuse d'une société de névrosés et qui ne respectent plus la vie, simple vie de la flore et de la faune exempt du prédateur insatiable.

Ici point de tourisme ravageur. La porte est inviolable comme la Thérèse, nul besoin de voir ailleurs comme les soumis exterminent le peu qui reste de vie...

Les moines et même après, les hôtes de ces lieux auraient pu faire fortune en louant aux plus offrant ces cellules de ce monde. Mais ici la richesse n'est pas de l'homme elle est de la

vie sauvegardée de quelques espèces presque encore sauvages.

A chaque réveil s'impose un grand tour de jardin et même si celui est principalement planter de légumes perpétuels, quelques autres méritent plus d'attention comme les patates et les haricots, les salades et encore. Aussi il faut suivre le mûrissement des fruitiers pour faire des réserves, des compotes, des confitures. Il y a donc toujours à faire, récupérer les graines pour les sécher ou les racines pour les conserver à replanter ainsi perpétuer la vie comme avec les animaux qui sont ici se reproduisent sous l'œil conciliant des deux qui les protègent.

Ici pas besoin de regarder les journaux télévisés non plus écouter les radios et moins lire encore les torchons aux services de ces déshumains pas humains. La météo est la même toute l'année et puis les tensions de l'autre monde sont pour l'autre monde. Ici tout se suffit à soi-même. Nul besoin de superflu, le loisir est dans la vie d'ici, nul besoin d'artifice pour exister.

La routine comment ne pas s'ennuyer !

Le jour perpétuel est gênant, mais je m'y ferai. Ce manque de repère de temps, je m'y fais bien, je mange quand j'ai faim, je dors quand j'ai sommeil. Ici rien ne change et c'est rassurant quelque part. Tout semble plus facile en fait et j'en suis le premier surpris. Il est vrai qu'à deux c'est plus facile de vivre qu'à sept milliards. La démocratie... est plus sobre... j'ai plus à apprendre d'elle, qu'elle de moi j'accepte donc bien cette situation. Plus tard, si c'est moi qui reste, je serai aussi le référent d'un nouvel invité. Et puis, ici il n'y a pas d'orgueil, ni d'orgueilleux, ni de prétention, ni de prétentieux, seulement deux êtres qui protègent ce qui reste de vie et de vérité. Il n'y a pas de rapport de force, l'homme redevient humain, l'humain que ces autres, de l'autre côté ont oublié d'être. Quand je me regarde, c'est dans mes pensées, le verre teint n'a pas élu ses vérités. C'est reposant, très reposant de ne pas avoir à se justifier de vivre, de se battre contre ceux du dessus qui vous bouffent la laine sur le dos et contre ceux du dessous qui veulent vous voler ce qu'ils n'ont pas le courage de gagner. Ici, pas besoin non plus de justifier ses faiblesses d'intelligence, pas besoin d'un dieu pour se faire croire ou croire qu'on croit, même mémé la bonne sœur les a oubliés, les dieux s'ils sont bons pour les bonnes. La pensée a

atteint ses limites, je me croyais blinder et je suis tout neuf comme un nouveau-né. Je clopine dans mes certitudes, mais faut-il en avoir des certitudes, les rêves s'échouent sur des cauchemars, plus besoin de se croire (encore !!!) plus besoin de croire, je suis de nouveau à l'état animal, mas certain de me réveiller et je m'en fous. Le monde des cons s'efface, pas certain que je vaille mieux qu'une erreur, l'erreur n'est plus humaine ! L'exil est quelquefois plus rassurant, que la caresse d'un matin incertain. J'ai choisi ma presque fin et j'apprécie d'être presque seul, ce n'est pas une fuite, il faudrait fuir et je ne fuis pas, je reste là, pas besoin d'une bassine pour recueillir ce qui s'écoule déjà. Je sens mon âme s'alanguir dans une béatitude rassurante, il ne reste plus qu'à vivre ce que ces autres ne vivent plus vraiment.

De ce côté-ci du monde, on ne se reproduit pas pour des allocations, nous n'avons plus l'âge, ils ont, parait-il, le droit d'éteindre la lumière aux espèces qui dérangent la médiocrité des vivants quand il faudrait à l'inverse les protéger. Aux donneurs de leçons politiques, chanteurs acteurs, journalistes, arrêtez de parler et surtout jeter votre voiture à la casse, arrêtez de prendre l'avion, mangez des produits de votre jardin, arrêtez de dire et faites notre destin.

Les jours, et quand je dis les jours, je devrais dire le

jour...quand il n'y a plus de nuit entre les jours il n'y a plus qu'un jour...Il n'y a plus de nuit... enfin presque, car les yeux fermés, je ne vois plus le jour. Alors, tout n'est plus qu'apparence. Pour l'humain, c'est certain, preuve en est qu'ici, l'artificielle lumière ne cache plus la misère que les autres cachent dans leur nuit. Et dans la nuit, dans le noir de la nuit, on peut ouvrir les yeux pour ne rien voir de plus que le noir qui rassure. Le noir, orphelin des couleurs est un vide de couleurs qui calme les douleurs inavouées ou trop pressantes. Le noir est un leurre qui montre l'heure et les douleurs du temps qu'on voudrait effacer.

Chaque matin...que je suis con, je ne sais pas l'heure qu'il est. Je vous conviens que le matin pour moi, est mon réveil après un grand somme. Ce n'est pas celui de Thérèse et encore moins celui de l'autre côté, au moins pas besoin d'un réveil orgueilleux pour secouer l'inhabitude. Donc dès mon matin, j'écoute... j'écoute si Thérèse traîne dans le coin. Je jette un œil sur sa cellule au cas elle trainerait encore sa nudité dans sa couche. En fait j'omets de dire que nous vivons presque à poil à longueur de temps, ne vous offusquez pas, nous ne gêmons personne ici, vous, vous le faites bien au moins dans votre salle de bain. La température s'y prête à longueur de temps (il m'en veut celui-là). Et puis point de lessive, c'est

toujours cela gagner. A nos âges, il n'y a plus rien à cacher...ni dedans, ni dehors. Puis de la culture du passé, il reste des embryons, je mets en route le four de Heiss pour une tisane du jardin, avec un bout de pain fait de la veille. Ce n'est pas du pain de Christian, non ici avec des céréales du jardin écrasées par un moulin à main. Tout se mérite ici, mais cette nature est si généreuse qu'il n'est pas besoin de beaucoup de peine pour voir pousser nos besoins. Le beurre n'est point de vache mais du lait de chèvre, tartiné généreusement. Bien souvent je petit déjeune seul, pour d'autre repas aussi, chacun a son rythme, nous nous efforçons tout de même de partager un plat de temps à autre histoire de partager un bout de temps ensemble et de converser bien souvent d'un bout de passé ou des tâches à partager. Aussi bizarre à dire, un certain équilibre s'établit sans les contraintes imposées par l'autre, on ne se marche pas sur les pieds. Cette solitude n'est pas un abandon comme de l'autre cote, non, seulement une connivence silencieuse, à nos âges nul besoin de bien plus pour ne pas se sentir seul. Nul besoin de bien plus pour se supporter.

Il est temps de faire voyager le livre de nouveau.

Il n'y a pas de secret dans ce livre pour qui ne saura le lire, le lire plus loin que l'apparence, le lire plus loin que le sous-entendu, le lire où l'encre n'est pas, le lire pour comprendre. Tant de lecteurs dévorent des histoires de vie superficielle, des histoires de passé qu'on ne veut pas retrouver, des livres quelque fois écrit dans l'esthétique de la langue de Molière, mais sans fond, sans fondement. Ce livre n'est pas pour être vendu, ni donné, il doit être mérité pour mériter d'être un témoin, non le témoin d'une époque, mais le témoin de la vie. Ce n'est pas un projet, les projets sont pour les sots et les nantis impersonnels, c'est seulement un bout de la vie qui restera quand les humains ne seront plus, et qu'ils auront tout anéanti. Il restera ce bout du monde et peut-être d'autres aussi bien cachés des hommes.

S'écoule la vie vers les deltas absurdes des fleuves pollués des âmes incondescendantes. Il faut bien s'échouer un jour... (ou une nuit pour les autres au moins) rien ne dure aussi longtemps qu'une perpétuité, il faut donc s'avouer les faiblesses d'une intelligence autoproclamée, Thérèse prend l'eau... de toute part, il faut en convenir, bientôt, elle rejoindrait les âmes de ses sœurs au monde des oublis, là où se désespèrent, des vivants oubliés qui se veulent immortels

quand ils sont déjà morts pour ceux qui se pensent supérieurs, égoïstes personnages. Donc, il faut se résoudre, la vieille bonne sœur fuit, elle se dissout vers son dernier voyage, celui de son corps certain. Je l'accompagne, compatissant, les décoctions soulagent sa fin qui se rapproche. Il ne sert à rien de croire autre chose, il suffit d'être là... dans son regard fuyant, je comprends son agonie et un certain soulagement de n'être pas seule pour son dernier voyage. Nous ne sommes que deux à ne pas laisser, l'anonyme instant dans une solitude. Je comprends comme il doit être douloureux de mourir seul, enfant arabe abandonné, au milieu d'un océan, au mi des terres ânées ou à la cloche qui s'endort pour toujours sur un banc pas fait pour cela au milieu des deshumains au mi d'une désertitude.

Elle me confie dans un moment de lucidité qu'il m'est temps de préparer un nouveau voyage pour le bouquin...je vais donc terminer mes propos qui ne le sont plus, pour remballer cette chose de papier à demi vivante, pour son prochain voyage. Rien n'est bien compliqué pour autant. Le carton imputrescible est toujours dans mon bagage vide de passé. Il me suffit donc de recoller correctement celui-ci pour qu'il soit bien étanche à l'eau et sur l'apparence de récrire le même message, que celui que j'avais lu, en espérant que de l'autre cote il y ait une âme sensible à la vie, pas à la sienne ni

à la mienne, pour venir me rejoindre ici. Le livre pèse bien plus lourd qu'à mon arrivée, le poids des mots, le poids de l'inconscience,

Voilà donc la seule mesure du temps ici, le voyage du bouquin, je le lâche donc, avec une grande délicatesse le confiant au flot assagi dès cette rivière mystérieuse et le regarde s'évanouir vers l'incertitude, je deviens orphelin d'une certitude, sans regret ni remord, la vie ici mérite notre révérence, cette révérence.

L'estomac est torturé, les nœuds font mal à sa pensée, le cerveau se sclérose, les douleurs du corps deviennent insupportables. Elle arrive malgré tout à encore me parler. Mais je sens qu'elle s'épuise, que la douleur tarit sa volonté, que l'esprit n'est plus mobilisé que par la douleur ...

— Albert ! Tu m'entends ?

— Je suis là Thérèse ! Je reste près de toi...

— Que puis-je faire pour toi ?

— Je n'ai plus de force pour atteindre le flacon sur l'étagère, là, tu vois ?

— Oui, oui, que veux-tu en faire ?

— Tu vois... je veux en finir... les décoctions de pavot ne font plus effet... je souffre trop... je veux en finir et t'oublier...verse dans un verre d'eau le contenu...

— Je ne sais quoi dire... je ne crois pas en dieu... et je te vois souffrir... j'y ai pensé... et je comprends... tiens... bois...

— Merci mon ami d'infortune... merci... je vais vite partir...

Elle me serre fort la main quand son regard s'enfuit, il était déjà bien loin pour autant, puis doucement sans plus souffrir, l'étreinte de la main se dilue, Thérèse s'en va pour ne plus revenir. Et me laisser seul en attendant une visite...

C'est pour vous.

Voilà, je ne m'attarderais pas plus sur cette aventure... humaine. C'est bien la plus importante rencontre que j'ai faite, Thérèse... une personne désintéressée et bien intéressante, attachante aussi... une personne que je n'oublierai pas tout le reste de ma vie et peut-être de ma mort aussi. Maintenant, l'une ou l'un d'entre vous me rejoindra, prenez le temps de partir pour ce voyage pour nulle part, je vous attends.

Ce livre n'a pas été écrit dans le sens où vous le convenez, non, il l'a été avant d'être vécu. Ce livre est magique, il vous fera voyager pour une destination unique... rien que pour vous. Mais il vous faut le mériter... non par un exploit, ni par l'intelligence, quoique...

Ne me laissez pas ouvert trop longtemps ! Mes mots s'effaceraient, mes lettres s'envoleraient pour me rejoindre.